

Je vais réunir ici tous les commentaires que j'ai faits sur cette vidéo :
<https://www.youtube.com/watch?v=HINUySM8nKI>

il s'agit d'une manifestation de l'espace analytique intitulée « Satisfactions et jouissances sexuelles », avec trois intervenants :

- Jean Jacques Moscovitz,
- Gérard Pommier
- Paul Laurent Assoun.

Première impression générale :

C'est quoi ces mecs qui sont pas foutu de faire une intervention sans lire leur papier?

C'est quoi ces mecs qui lisent leur papier sur des sujet sensibles, avec l'air de pas s'y intéresser, voire de s'endormir? ce qui nous endort par osmose.

Ceci n'est vrai que des deux premiers intervenants, Assoun étant nettement plus vivant, plus présent en tant que sujet.

1) Jean jacques Moscovitz

JJ Moscovitz parle de Nymphomaniac, le film de Lars von Trier. J'ai rien compris à ce qu'il raconte. il sort des trucs de Lacan, comme « l'Autre jouissance », il parle beaucoup du langage qui n'aurait pas de rapport avec le sexuel , d'où le non rapport sexuel de Lacan : pour moi le langage est bien tout à fait en rapport avec le sexuel. Et le non rapport ne se tient pas là. il parle du réel de la séduction , alors que pour moi, il n'y a rien de moins réel que la séduction. pas une seule fois il n'a prononcé le mot de castration, pas une seule fois il n'a parlé d'Œdipe.

Bref, je n'ai rien compris. On parle pas la même langue, ou on ne parle pas de la même chose, ou on n'a pas vu le même film, et en tout cas la psychanalyse n'est absolument pas la même chose pour lui et pour moi. C'est pourquoi je ressors le commentaire de ce film que j'avais réalisé peu après sa sortie :

<https://unepsychanalyse.files.wordpress.com/2021/04/nymphomaniac.pdf?fbclid=IwAR26JOpkX1f-xBU9kJkEqsz0nBBYFLGUAbfFLc8UIx5AfrlPQ-qC1Ef3Wf8>

2) Gérard Pommier

Je suis d'accord avec lui sur le fait que l'orgasme puisse être en relation avec la transgression. Pour ce qui est de l'orgasme féminin, je l'ai rencontré chez pas mal de femmes qui trompaient leur compagnon avec moi. Mais je me sépare aussitôt de Pommier lorsqu'il associe la jouissance à un handicap. Il est vrai que pour moi, orgasme et jouissance sont une même chose. Mais peut-être pas pour lui.

En ce qui me concerne c'est l'inverse : j'ai du mal à jouir avec des jeunes femmes, comme si l'idée de transgression (ça pourrait être ma fille) suffisait à me faire échouer.

Quand il dit : " se montrer nu et regarder la nudité, c'est déjà une transgression", il a raison. Mais faut voir aussi le contexte, ainsi que je viens de le rappeler avec les deux exemples me concernant.

"les églises ont toujours combattu (ou fait silence) sur le rapport sexuel". Oui, y compris l'église lacanienne avec son énoncé : " il n'y a pas de rapport sexuel". ce qui se démontre aussi

par cette grise lecture qui suit le fil de l'écriture, afin d'être sûr de ne pas déborder, de ne pas transgérer ce qu'on a écrit, de rester bien dans les clous.

"dans l'amour, seule la voix féminine s'entend". Dans les films pornos c'est vrai. Dans ma vie à moi, non c'est pas le cas.

D'accord avec le meurtre du père nécessaire pour obtenir l'orgasme. C'est vrai avec la mère fantasmatiquement : pour la baisser, il faut avoir tué son mari. Ça se reproduit ici : fantastiquement on plaque une figure parentale sur le partenaire. En ce qui me concerne, dans ce que j'ai dit des jeunes femmes, la figure du père c'est moi. Si je me tue, je me retire. Et c'est ce qui se passe.

Le refoulement ne concerne que le féminin? ???

Ce dernier est le seul sujet de l'orgasme ?

"Ce sont des caméléons prêts à changer de couleur pour arriver à leur fins". Jolie métaphore qui aurait mérité développements ; moi je l'entends comme ceci : que l'homme accepte de jouer la comédie de l'amour pour satisfaire aux conditions de la femme (mais pas toujours), et que la femme est prête à jouer le jeu sexuel pour obtenir cet amour (mais pas toujours).

Oui, le cannibalisme dans l'acte sexuel : je suis d'accord, j'ai éprouvé ça (dans le fantasme seulement, je rassure tout le monde).

« c'est le phallus détachable qui oriente notre désir» ; ah ben vous !

Pommier aurait-il cessé, comme moi, d'être lacanien?

Je ne comprends quand même rien de sa conception de la pulsion de mort. Il en fait l'équivalent d'une pulsion d'emprise, et il en détecte une composante érotique. Sur ce dernier point je suis d'accord puisque ma conception en fait un avatar du narcissisme. Mais sur le point précédent je ne peux pas le suivre, puisque je suis Freud dans sa conception issue du fort da, où la "mort" vient de l'action de rejeter l'objet au loin, le cacher ou le casser : le contraire du retour de l'objet dans l'emprise, sauf s'il veut parler d'une maîtrise sur la représentation. Mais il ne parle pas de la distinction objet/ représentation.

- **Christa Auteure**

et la pulsion d'emprise comme désir de détruire?

Richard Abibon

On peut le voir comme ça : détruire la chose pour en posséder la représentation .

"la pulsion de mort meurt elle-même en passant de l'être le phallus à l'avoir". c'est contredit par l'analyse de mes rêves. Chez moi, l'avoir ne supprime pas du tout l'être , et surtout pas la pulsion de mort.

"Thanatos se soulage en faisant tomber la tête du père". Oui, puisqu'il faut transgresser pour jouir. En d'autres termes, se débarrasser un peu du poids du surmoi qui est la survivance du père en nous. Et, pour rejoindre ma conception de la pulsion de mort comme fabricant des représentations, oui, parvenir à se rendre compte que si le père et encore là, dans le lit, empêchant le déchaînement de la chair, il n'y est qu'au titre d'une représentation : ça ne devrait donc rien empêcher ! le mot "père" n'est pas la chose, l'interdit n'est pas un roc.

C'est peut-être ce qu'il veut dire par : " au bout de la chaîne de l'amour, l'orgasme réduit le père à son esprit". Oui, comme Hamlet en dialogue avec le fantôme de son père : ce n'est qu'une représentation, un *ghost*, un esprit. Sauf qu'Hamlet, lui, y croit comme à une chose, un vrai mec qui lui ordonne de le venger. D'où le drame qui en découle.

"Pour ceux qui n'ont pas eu de père avec lequel rivaliser, cette forclusion les empêche..." première fois qu'il emploie un concept lacanien et, à mon sens en dépit du bon sens. Il parle de ce père comme de celui de la réalité. Mais toute femme, même sans homme, élève son enfant avec des désirs contradictoires dans la tête. Même si son enfant est le principal objet de son désir, elle a d'autres désirs qui sont les rivaux en question. Ce n'est pas l'absence d'un père dans la réalité qui empêche la fonction dite "du père" de fonctionner comme interdit posé à l'enfant de posséder entièrement sa mère.

"Un enfant est battu parce qu'il se masturbe. Et pourquoi se masturbe-t-il ? pour avoir le phallus et cesser de l'être ». C'est bien possible dans l'objectif. C'est obtenir une jouissance en dehors de sa mère. C'est une liberté. Mais mon expérience prouve que ça ne marche pas : dans le fantasme, éventuellement masticatoire, la mère ne s'efface pas, la position d'être le phallus ne disparaît pas. Tout au plus, il devient possible de quitter maman pour une autre femme (ou pour un homme).

Tiens ! une expérience personnelle de Pommier autour d'un lapsus, qui en plus me concerne, puisque j'étais un grand ami de Michel Guibal, et apparemment, lui aussi. Là, ça parle ! "j'avais été mis à la place du mort et je n'ai pas voulu l'entendre". (Son amie, lui annonçant la mort de Michel Guibal, avait dit : Michel Gérard est mort"). Moment d'émotion où il semble ne plus arriver à parler, quelques secondes : sa propre mort devient palpable. C'est la première fois de son exposé qu'il dit "je", et que l'émotion vient dans la foulée. Son discours prend tout d'une coup un relief extraordinaire, contrastant avec la monotonie de ce qui a précédé. Soudain nous avons "quelqu'un" en face de nous, un quelqu'un avec des failles et non plus un "grand quelqu'un" dont les bouquins se vendent partout., et qui se cache derrière la théorie.

"le ciel de la religion dans lequel le rapport sexuel est forclos"... m'enfin ! il n'est pas forclos ! il est refoulé, tout simplement.

"Pour un enfant, s'identifier au phallus, ça aurait été mourir".

Dans mes rêves, je me suis rendu compte que j'étais encore identifié au phallus, et je ne suis pas mort. Je me suis rendu compte de cela aussi chez à peu près tous mes analysants.

Être le phallus n'empêche pas de l'avoir, que l'on soit homme ou femme, ni de se séparer de la mère pour vivre sa vie. Mais pour s'en apercevoir il faut analyser ses rêves, ce qu'il n'a visiblement pas fait.

"Notre cri de la naissance nous accompagne toute la vie" dit il en substance. oui, mais alors, pourquoi pas l'identification au phallus de la mère ? ce n'est pas seulement le cri, mais aussi la sensation d'étouffement qui précède ce cri. j'en sais quelque chose, j'en ai rêvé:

J'habite la maison de Creuse. Une nuit je suis réveillé par des bruits. Je me lève, je vois un rayon de lumière filtrer sur l'entrée. J'entends comme des joyeux fêtards qui aurait pénétré dans la maison. Je m'apprête à intervenir ; j'ai mis ma robe de chambre. Mais ils sont sortis, ils sont tous à l'extérieur. Il y en a pas mal. Ils font la fête, effectivement, et je leur dis que ça m'empêche de dormir, que s'ils pouvaient la mettre en sourdine, ça serait bien. Ils m'expliquent qu'ils sont là pour le tournage d'un film et que, quand ils auront tourné la séquence, ils pourront s'en aller.

A ce moment-là je vois, dans l'intérieur de la maison, par mon couloir, une tête humaine immense briser la fenêtre du fond. Elle faisait bien la taille de ladite fenêtre. Des éclats de verre explosent partout. Je vois la tête regarder lentement dans ma direction ; tout ça se passe comme au ralenti.

Dans l'instant, la séquence de cinéma à l'extérieur va commencer. Un camion semi-remorque stationne sur la route au-dessus, qui est beaucoup plus au-dessus que dans la réalité. Tous les gars qui sont sur la pente envoient des projectiles sur la route et contre le camion. Quelqu'un m'invite à participer aussi ; il ramasse quelque chose et le jette en direction du camion. Je regarde là où il a ramassé la chose et je vois des chaussures de ville en cuir, neuves, genre, extrêmement luxueuses. J'en ramasse une pour la jeter vers le camion. Après, ils s'en vont.

Je me retrouve dans la maison ; je suis avec une femme mais je ne sais pas qui c'est. Je sens un courant d'air froid et je ne comprends pas pourquoi, car tout est fermé. Je sens plus particulièrement le courant d'air dans une pièce donnant sur la route. Je pense qu'il faudrait fermer les volets. Il y a deux petits volets intérieurs mais qui ferment très mal. Le lendemain je constate que mes volets extérieurs ont été arrachés. On voit très nettement la trace d'un pied de biche. Je regarde comment je pourrais les rattacher de façon à rendre à nouveau ma maison étanche. C'est compliqué. Je sais que je ne suis pas bricoleur et je me dis que je ferais mieux de faire venir un ouvrier spécialiste qui ferait ça proprement.

La grosse tête qui passe la fenêtre c'est encore une naissance. Ce qui me réveille, c'est le rêve qui s'annonce. Je demande aux jeunes gens de ne pas me réveiller, de ne pas m'amener à ce rêve dont je vais être témoin comme le tournage d'un film. Bref, mon rêve va me proposer une représentation que je redoute : ça va faire du bruit, ça va me déranger. Le camion a dû livrer le colis : moi. Je jette donc toutes les pierres possibles sur ce camion, ma mère, car je lui en veux vraiment beaucoup.

Dans la réalité, le colis qu'on m'a livré il y a peu, ce sont des tennis jaunes. A la place, je vois des chaussures en cuir, de luxe. Ça pourrait être le cadeau de ma mère : un beau phallus. Mais je n'en veux pas, je lui renvoie avec rage. Tout se passe en effet comme si la naissance m'avait castré : il y a des volets intérieurs et extérieurs qui ne ferment plus bien, c'est-à-dire, grandes lèvres et petites lèvres. La livraison m'a laissé un sexe féminin. Faut faire réparer.

La trace du pied de biche laisse aussi entendre qu'il y a eu effraction, c'est-à-dire un viol. L'effraction est celle de la tête qui fait irruption dans le monde. Après tout, peut-être a-t-il fallu se servir d'un pied de biche pour me faire sortir, c'est-à-dire d'un forceps. Je n'ai aucune information là-dessus. Je ne peux donc formuler aucune conclusion. En revanche je peux bien imaginer que la naissance avec forceps représente à la fois un viol et la castration de ma mère, mon corps (ici, ma tête) étant son phallus. Ça se transpose aussitôt à moi.

Mais c'est peut-être aussi une allusion au viol ultérieur par mes frères.

Mon rêve s'appuie sur un incident qui m'est réellement arrivé quand j'habitais cette petite maison isolée en Creuse. Une belle cheminée munie d'un insert chauffait toute la maison.

Ce soir-là il faisait un froid glacial. J'avais bourré la cheminée de bûches pour que le feu tienne toute la nuit.

Pendant la nuit, je suis soudain réveillé par un malaise épouvantable. Je mets un certain temps à comprendre que je suffoque. Je me dis d'abord que c'est de l'angoisse, mais ça ne passe pas ; même réveillé, je vais de plus en plus mal. Je comprends enfin, restant à moitié sceptique (car, comment se pourrait-il ???), que je manque d'air. En panique, j'ouvre alors ma fenêtre et mes volets de bois. L'air glacial me saute à la figure et il ne faut pas longtemps pour je recouvre mes esprits. Alors laissant la fenêtre ouverte malgré le froid, je vais vérifier ma cheminée : un feu d'enfer embrase tout son espace intérieur. Et je comprends. Ma maison est récente, particulièrement bien isolée. Doubles vitrages, joints de caoutchouc aux portes et aux fenêtres. Le feu a donc aspiré tout l'air de la maison. Je n'avais plus rien pour respirer.

Je diminue le tirage à fond, et je laisse la fenêtre ouverte tant que le feu ne s'est pas calmé.

La tête de mon rêve brise la vitre au fond du couloir, c'est-à-dire à l'emplacement de ma chambre. C'est ce que j'ai fait dans la réalité, non en brisant la vitre, mais en ouvrant. Mon rêve se sert de cet épisode, dont je n'avais jamais rêvé, bien qu'il remonte à plus de vingt ans, pour représenter ma naissance, où j'ai dû ressentir un moment d'asphyxie avant qu'un médecin ou une sage-femme ne m'ouvre les poumons à coups de grandes claques dans le dos. La grosse tête est celle d'un bébé, qui en effet, présente en général une tête disproportionnée par rapport aux dimensions de son corps. Mais aussi, c'est un moment où la conscience du corps ne s'est pas encore développée, l'être étant réduit à la tête, d'autant plus que c'est elle qui se présente à l'ouverture vaginale et semble mobiliser tout l'effort nécessaire à briser la résistance des chairs.

Dans le rêve, je ressens un courant d'air froid qui me motive à fermer les volets : c'est ce qui m'est arrivé dans la réalité de la Creuse lorsque j'ai enfin ouvert. Mais c'est sans doute ce qui m'est arrivé aussi au sortir du ventre de ma mère, de sentir le froid de la réalité du monde.

D'habitude, j'émet des réserves quant à la réalité d'un tel souvenir. Mais là, la profusion de détails m'interroge. Si tout cela n'est que reconstruction après coup par le petit garçon que je suis devenu et qui cherchait à se représenter sa venue au monde, où a-t-il pu trouver les éléments pour inventer tout cela ?

Sauf si l'incident de la Creuse a réactivé tout cela, mêlant peut-être vrais souvenirs et reconstructions après coup.

Je transforme la violence de la naissance en une effraction et en même temps en une castration, que je m'inflige à moi-même en jetant cette chaussure sur le camion. Ainsi, je peux cultiver l'illusion d'en être le maître. Ce n'est pas à moi que l'on a infligé ça, mais c'est moi qui décide de retourner à l'envoyeur. Toutefois je n'en renvoie qu'une : je garde l'autre, on ne sait jamais, ça peut servir. Ben voui, dans la réalité, je ne me suis pas castré quand même ! c'est ça qui est pratique dans le fait de représenter le phallus par des chaussures, c'est qu'il y en a deux. On peut donc en diversifier les usages.

De toutes façons, je ne veux pas de cette livraison, de ce que ma mère m'a donné comme bagage pour marcher sur le sol de la terre, métaphore du phallus destiné à l'ensemencer. En effet, il y a belle lurette que je ne mets plus de « chaussures de ville » comme on dit, en cuir, et surtout luxueuses. Donc, si le cadeau, c'est ça, c'est bien mal me connaître. Je ne mets que des baskets, moi ! c'est ne m'avoir pas entendu, ce dont toute ma vie avec ma mère témoigne par la suite. Non, elle ne m'aura jamais écouté.

La violence de cet affect (sa « quantité ») est exprimée ici par la représentation de tous ces jeunes gens qui lancent des pierres : ils sont nombreux ! je rappelle que l'affect, en tant qu'éprouvé, n'est pas forcément nommé, et qu'il faut lui adjoindre une représentation (en sus de l'objet qu'il « affecte », ici, ma mère) pour se faire. Ici, l'affect c'est « haine », l'objet qu'il affecte, ma mère, sa quantité, c'est le nombre des jeunes gens et la quantité de cailloux jetés.

Pourtant je jette une chaussure et non des cailloux comme les autres. Si c'est un phallus, sous couvert de haine, il peut bien s'agir de désir sexuel. En effet, une partie de ma haine peut être due au fait de n'avoir pu satisfaire ce désir incestueux. La « quantité » de cette autre interprétation de l'affect est la même : à l'aune du nombre des jeunes gens.

Le rapport entre mon rêve et le discours de Pommier, c'est déjà la façon dont il parle du cri : intellectuelle, généraliste, et la façon dont j'en parle : à partir de ma pratique, émotionnelle, particulière. Et ma pratique est beaucoup plus riche puisqu'elle m'amène des éléments que Pommier ne pense même pas à citer. C'est toute une question de méthodologie : il parle à partir de textes (la bible par exemple) pas par rapport à son expérience. Cela s'entend aussi : mon rêve est parcouru d'émotions fortes. Son discours est dépassionné au plus bas. Ce n'est pas qu'une question de couleur du discours ou de pédagogie. C'est vraiment une question de méthodologie, et il en découle des résultats quant au contenu de la théorie. Je parle du sujet en tant que sujet : je sais donc de quoi je parle, je ne fais pas que le savoir, je l'éprouve. Il parle du sujet comme d'un objet dans une bibliothèque, et il n'y est pas lui-même : il est hors sujet.

Christa Auteure

Richard je ne suis pas d'accord avec vous. Ce n'est pas parce que Pommier ne dis pas "je", qu'il ne s'appuie pas sur ce "je" et son analyse personnelle pour soutenir ce "on" trop neutre que vous lui reprochez. On n'est pas obligé de montrer ses tripes et de pleurer (comme lorsqu'il parle de son ami mort) pour être entendu ou se justifier. Vous détestez les discours venus d'en haut je le vois bien, mais le discours de Pommier est comme un texte poétique, il nous laisse une marge il me semble avec sa neutralité apparente pour nous y mettre aussi. Et je suis certaine qu'il parle d'expérience (vécue, personnelle, comme vous) et non de théorie.

Christa Auteure

Oui, il y est.... mais voilé, caché. Dissimulé si vous voulez. Et alors?

Richard Abibon

A Christa Auteure

Et moi je suis certain que la théorie lui voile une partie de son expérience, parce qu'il n'en parle pas. cette dissimulation révèle une chose : s'il est incapable de parler de lui, c'est qu'il en a honte. et s'il en a honte, c'est qu'il n'a pas analysé tous les linéaments de ce qui lui fait éprouver cette honte, donc ce besoin de se cacher. et ça lui fait dire des bêtises, car bien des choses lui restent cachées. Exemple le plus criant : la notion de forclusion qu'il a employée plusieurs fois en dépit du bon sens.

Non, on n'est pas obligé de montrer ses tripes et de pleurer pour être entendu. Encore heureux. Mais on n'est pas obligé non plus de dissimuler. D'où vient cette obligation qu'ils s'imposent, tous, quand Freud publiait ses propres rêves, ses propres actes manqués, ses propres lapsus ?

Enfin, il me semble qu'en psychanalyse, c'est de "je" qu'on parle. Le résultat d'une analyse, c'est ça : "je". Alors si "je" est incapable de parler de lui-même, ça a servi à quoi ? et que vaut une argumentation dont le principal argument est absent ?

Christa Auteure

Richard Abibon

je comprends. Le premier matériau de l'analyste ce devrait être lui-même en effet. Quant aux erreurs sur les concepts je ne peux pas en juger n'étant qu'une pauvre analysante lambda!! Continuez Richard, continuez humblement, comme Freud...

à Christa Auteure

Ben voui je continue d'autant plus humblement que je me livre dans ce que je raconte et sur quoi je m'appuie. Il n'y a pas de quoi en être fier, mais justement j'ai appris à dépasser ça. Quand on veut parler de l'inconscient, il faut en parler à partir du matériau dont "je" dispose. L'inconscient de l'autre (les "patients", les auteurs, les personnages de roman) c'est un peu facile d'en dire ce qu'on en veut. C'est pas moi, c'est l'autre. Il n'est pas là pour me contredire.

J'ai souvent eu à aider des stagiaires et des thésards. Parfois, ils me racontaient des rêves, ou des expériences personnelles pour illustrer ce qu'ils pensaient devoir travailler dans leur thèse ou leur mémoire. Je leur disais : mais oui, allez-y, foncez ! et ils revenaient la fois d'après disant : mon directeur de thèse me l'interdit. Je sais qu'il y a des exceptions. Mais la généralité c'est ça. On empêche ainsi la recherche de se faire en ne montrant qu'une seule façon de parler : le mode universitaire d'où tout sujet est exclu, même si la psychanalyse, c'est une science du sujet.

- **Christa Auteure**

Richard Abibon

c'est qu'on nous dit aussi que chacun est différent et que ce n'est pas en lisant des tonnes de bouquins de psychanalyse qu'on trouvera sa propre VOIE / VOIX... pourtant l'expérience concrète éclaire et donne du CORPS. Peut-être que l'université française est trop abstraite et méprise, dévalue ce qui ne l'est pas.

Richard Abibon

à Christa Auteure

C'est ça .et y'a pas que l'université : les écoles de psychanalyse fonctionnent aussi sur ce mode universitaire. j'y ai assez fait scandale en parlant de moi. " ce n'est pas le lieu" me disait-on. ou encore : "va refaire un tranche". de s conceptions de l'analyste comme un saint, chez Lacan, sont les conséquences de cette dissimulation permanente qui aboutit à des aberrations. Comme l'idée d'être "complètement analysé" pour devenir analyste ; je n'hésite pas à le dire : ce sont des idées fausses, archi fausses. Ça transforme l'analyse en morale et la "passe" en examen. Ainsi, dans les écoles et les universités, on répand ces idées qui justifient de ne pas parler de soi, c'est-à-dire de s'imaginer "analysé". Parler de soi, c'est bon pour les autres, ceux qui n'ont pas fini leur analyse. C'est se placer au-dessus des autres et justifier toutes les erreurs non seulement théoriques, mais pratiques. Je ne sais pas comment on peut écouter quelqu'un lorsqu'on se place au-dessus de lui comme étant "au-dessus de tout ça" parce qu'il se croit "analysé".

- **Christa Auteure**

Richard Abibon

Merci Richard.... c'est vrai que ce Sujet-supposé-Savoir....

Ral le bol de tous ces cons...

J'ai pas fini, mais déjà, je suis satisfait de ceci : pas de jargon lacanien chez Pommier, au contraire de ce qu'a fait Moskovitz. Seule la forclusion vient pâlir son propos, beaucoup plus compréhensible. Au point que je me suis demandé : ben, il a cessé d'être lacanien ?

La comparaison avec la mort du christ, je veux bien, mais c'est de la poésie intellectuelle, qu'il situe très clairement dans un rapport au sacré. Perso, j'en ai rien à faire du sacré : on y sacrifie trop de choses, justement. Ça ne tient pas beaucoup face à l'analyse d'un seul rêve comme celui que j'ai présenté ci-dessus. Et c'est un seul rêve : j'en ai des milliers à son service.

Encore une fois, l'entendre parler de tout ça sur ce ton monocorde, sans la moindre passion alors qu'il nous parle de passion, la passion du christ en comparaison avec l'orgasme, ça ne tient pas non plus : en tant que sujet, il s'est évincé de son propre discours sauf au moment que j'ai signalé plus haut. Je ne parviens pas à le croire, je ne parviens pas à adhérer à son discours.

Étienne Klein parlant de physique Quantique est cent fois plus passionnant. Pourtant il ne parle ni de mort, ni d'orgasme, ni d'amour.

"le cri dissipe la nuit de l'inceste". Je ne vois pas comment. S'il avait dit comment j'aurais été intéressé, mais je ne l'aurais pas plus cru. Mes rêves m'ont assez dit, et ceux de mes analysants aussi, que rien ne dissipe l'inceste. Il se refoule, oui, mais ne se dissout pas. Comme le cri qui suit l'étouffement de la naissance, il reste inscrit pour la vie.

3) Paul Laurent Assoun

Il dit qu'il va parler du démon de midi. Quand il a sorti son livre éponyme, j'avais lu quelque part qu'il y livrait quelque chose de sa vie. Je me suis donc précipité pour le lire. eh non ! déception : il ne dit pas un seul mot de lui-même. Il fait une étude intellectuelle, culturelle du phénomène.

C'est quoi ces analystes incapables de parler d'eux ? je pense d'ailleurs que c'est du fait qu'ils n'en sont pas capables qu'ils ne se rendent pas compte de leurs erreurs d'appréciation de ce qu'est la psyché, comme je l'ai relevé chez les deux premiers intervenants.

Mais bon, peut-être que dans la conférence, ça va être différent du livre ; écoutons.

C'est intéressant parce qu'il commence par faire rire la salle. Il rigole lui-même. il parle de "l'homme de quarante ans et plus" : un impersonnel. Mais puisque ça rigole il demande : "y'a des gens qui se reconnaissent ?" oui tout le monde ! alors pourquoi ne pas parler en termes de "je" ? pourquoi noyer encore une fois le poisson ? même si ça apparaît déjà, comme ça, d'évidence universel, on pourrait se dire : il n'y a pas de mal à parler de généralités. Mais si , c'est un danger : c'est le risque de s'en tenir aux poncifs, si on ne fait pas l'expérience, en en parlant, d'analyser la modalité particulière dans laquelle on s'inscrit dans cet universel.

Je n'ai aucune ambition du côté des auteurs que je commente ici. Aucune ambition qu'ils m'entendent, ni de les faire changer. J'écris pour ceux qui ne savent pas trop et qui se

laissent impressionner par l'onction institutionnelle qui est donnée à ces gens-là, à l'université et aux écoles de psychanalyse. Et ça m'énerve, oui, parce que des milliers de gens suivent leur enseignement sans le moindre recul critique. Exemple ici même : depuis que cette triple conférence a été publiée sur ma page, qui a réagi ? je l'ai vu publiée sur d'autres pages aussi. il n'y a que des likes, jamais le moindre mot, ou alors de louanges mais pas argumentées.

Parce que c'est vital, pour la vie de la psychanalyse : si des idées erronées circulent, elles contribuent au discrédit de la psychanalyse dont nous souffrons tous aujourd'hui. Elles entraînent des pratiques à côté de la plaque dont souffrent les analysants.

"Réitération dans sa modalité singulière" : ben oui c'est ce que je viens de dire .

Et allez donc, lançons-nous dans « une analyse textuelle » en commençant par la bible évidemment. Décidément !

"le démon de midi est du côté du réel". Ben non. Il témoigne d'un imaginaire parfaitement symbolisé.

Il parle d'un "patient" qui est venu le consulter pour ça. Il demande : "docteur est ce que j'ai ça? ". Et "y'a de très belles descriptions cliniques", à propos de moines que ça prend aussi. Ça met cela sous le point de vue médical, même s'il montre qu'il n'en est pas dupe. ça n'arrive qu'aux autres : lui il est le docteur à qui on s'adresse pour ça.

Ça a l'air de rien cette expression : "y'a de très belles descriptions cliniques", mais ça évoque irrésistiblement la demoiselle qui fait semblant d'être intéressée lors de la visite du laboratoire. Oh que c'est joli ! dit-elle après avoir jeté un œil sur l'oculaire du microscope. Ça dit en filigrane : et je ne suis nullement concernée.

"Qu'est-ce que la science de l'inconscient peut dire de ce phénomène ?". Ah , il y a donc une science de l'inconscient. en effet la science, par définition, élimine tout sujet. peut-être eut il fallu réfléchir un peu plus avant sur ce qu'est une science et que veut dire le mot "science" quand on l'applique à la psychanalyse

https://www.youtube.com/watch?v=k5z_Syjry4U&t=176s

YOUTUBE.COM
cours aux chinois 14 la science

"Schopenhauer recommandait la différence d'âge significative ". Ah ben, si c'est Schopenhauer qui le dit !

"si l'homme prend de l'âge, son objet , non." C'est très bien dit : c'est exactement ce que j'éprouve. je regrette juste qu'il ne le dise qu'en termes universaux.

- **Elisabeth Le Maréchal**

à Richard Abibon

si la femme prend de l'âge, son objet non, tout pareil ...🤔

"le sujet a l'âge de son objet, il est même vampirisateur, il s'empare de la jeunesse comme si c'était un objet *a*". Voilà le fameux objet *a* de Lacan. Un argument ? une justification ? que nenni. Voilà c'est un objet *a*, ça lui tombe dessus à "lui", le sujet extérieur dont "on" parle.

Je veux bien qu'il y ait cette absorption de la jeunesse de l'autre. à une époque, j'avais 40 et quelques piges, j'étais sorti avec une femme qui avait 33 ans. Je me rappelle avoir dit à mon analyste : j'ai l'impression d'avoir gagné 7 ans. Encore aujourd'hui, je ne sais pas si je devais ce gain à mon objet comme objet, ou si je l'absorbais comme sujet.

Mais quel besoin de ramener là un objet *a* ? pour moi c'était essentiellement d'un rajeunissement de mon phallus dont je faisais état de la sorte. Il était en forme car il fonctionnait avec une jeune femme !

J'ai mis des années, non des dizaines d'années, à comprendre que la beauté était un voile sur la castration. Voilà un élément qui semble lui échapper totalement. Pourquoi ? parce que l'objet *a* vient là comme voile théorique pour empêcher le sujet de s'approprier sa propre vérité.

"La beauté est un voile sur la castration".

Cette formule, l'ai développée dans pas mal de vidéos mais je sais plus où. Alors je vais en dire un mot.

Ce que dit Paul Laurent Assoun est un argument qui va dans ce sens, bien qu'il ne l'ait pas vu : l'homme grandissant en âge, son objet reste une jeune femme. Il suffit de regarder les œuvres d'art, les couvertures de magazines (masculins ET féminins), les affiches de cinéma, les couvertures de disques et de livres... la jeune femme y règne. Sauf exceptions ça arrive, bien entendu. Dans l'art, lorsque le peintre représente une vieille femme, c'est pour représenter la mort, la sorcière, ou l'avarice. Le succès inouï des marques de cosmétiques (L'Oréal, la plus grande entreprise française, enfin je crois) et de la chirurgie esthétique vont aussi dans ce sens. C'est la jeunesse qui provoque le désir. D'où la course à la jeunesse. Un industriel mettra toujours une jeune femme à côté de son produit, s'il veut le vendre, même si c'est un camion ou une machine-outil .

Pourquoi ? la femme représente pour tout le monde (hommes et femmes) la castration. Dans vie de veille, non, bien sûr, ce n'est pas politiquement correct, ça n'apparaît que sous cette forme de l'appétence à la beauté...et des salaires inférieurs, et des divers traitements machistes dont on s'indigne avec raison. C'est une idée infantile qui vient de la découverte de la différence des sexes. Comme toutes ces idées infantiles (avec l'Œdipe) ça ne s'efface jamais. Ça a déclenché une angoisse pas possible, source de toutes les angoisses : on me l'a coupé, alors c'est que je suis coupable, on va me la couper dès qu'on aura saisi que je suis coupable. D'où les phobies, qui en sont des transpositions, y compris les phobies sociales qui cherchent à éviter de mettre son phallus en jeu. Comme moi qui ne vais plus dans les écoles de psychanalyse, parce que je m'y suis fait insulté, ce qui est une castration. Comme moi qui ne drague plus, parce qu'à mon âge, je ne risque que ça, la castration. Il y a un jour où, quand même, la vampirisation d'Assoun ne suffit plus, et la différence d'âge devient tellement énorme qu'il faut savoir raccrocher le phallus au porte-manteau.

La beauté détourne le regard du sexe comme tel. C'est l'emballage, ce qu'on regarde autour, qui donne envie de regarder sous les jupes si, de ce fait, le phallus ne pourrait pas y être, puisque l'horreur, c'est la castration. La beauté confère un caractère phallique à la femme. Elle protège donc de la castration. Ce que l'homme (ou la femme lesbienne) cherche à voir au fin fond du vagin, c'est le phallus qui n'y est pas. D'où, il faut regarder encore et encore et sur le plus de femmes possibles, dès fois qu'il y en aurait une qui... (les femmes recherchent exactement la même chose : un mec qui en a ! elles sont souvent déçues. Moi aussi, puisqu'il s'agit de fantasme et non de réalité. "Lâche" est l'insulte qui vient le plus souvent en premier

dans la bouche d'une femme quand elle vient de découvrir qu'il n'en a pas. Dans le même temps, grâce à la beauté, s'opère l'inversion de l'absence en présence, le trou en excroissance, celle-ci étant la beauté. La jeune femme, en son corps entier, est un phallus, qu'elle juche d'ailleurs volontiers sur des talons les plus hauts possibles, érection, ajout phallique qui la fait grandir d'une dizaine de centimètres, déniant ainsi les dix centimètres qu'elle n'a pas. Je dis ça quand je vois la fréquence des talons en ville et dans les films ; moi, je déteste ça. J'ai mal aux pieds pour elle. Je mets la phallicité ailleurs, dans le naturel de la beauté, sans artifice aucun. J'ai aussi les bijoux et le maquillage en horreur : je ne vois que trop que ce sont des substituts phalliques dont je ne veux pas. Ils me rappellent que, si elle a besoin de ces ajouts, c'est qu'elle se sent castrée, ce qui me renvoie à ma possible castration. Pour moi, seule la beauté naturelle sans artifice, a une valeur.

Une vieille femme n'a plus cet emballage, comme celui du cadeau qui présente en hommage toujours un objet neuf. On n'offre pas un truc d'occuse. J'ai vu passer sur face book une double photo qui en disait long : à 20 ans, Catherine Deneuve. A 75 ans : Catherine d'Occasion. C'est pas gentil. Mais l'inconscient est comme ça, pas gentil. Comme un écrin précieux, la beauté permet de faire passer la vue du sexe féminin et opère la transmutation du trou en phallus.

Tout ça n'est qu'illusion, on est bien d'accord, et pas politiquement correct non plus. C'est bien pour ça que c'est inconscient. Et, étant inconscient, les gens ne veulent évidemment pas en entendre parler. C'est mieux de parler de l'objet *a* c'est plus propre, plus neutre.

Les critères de beauté changent selon les continents et les époques ; ils n'en sont pas moins des critères de beauté. Ils changent aussi selon les sujets. Ça tombe bien, comme ça y'en a pour tous les gouts. Ce n'en sont pas moins des critères de beauté. Il y a quand même des constantes incontournables, presque toujours : la jeunesse, et dans une époque et un pays donné, un archétype féminin auquel toutes les femmes veulent ressembler et que tous les hommes veulent avoir, avec, certes, des déclinaisons.

Hoang Son Npv

Je suis en train d'écouter la vidéo.

Pour la beauté comme voile de la castration, je l'ai bien vécu. A un moment de ma vie, je faisais beaucoup de choses, j'avais beaucoup de fonctions, de rôles que j'avais pris. Il y avait une chose que je mettais bien en avant. Ma beauté. Je m'investissais beaucoup dedans avec les beaux vêtements mais aussi par la musculation.

Je me sentais dans une espèce d'euphorie constante. Comme un sprint alors que de base je fais des marathons. Pas des sprints. Je courais et je courais vite pour combler tous les trous possibles de ma vie. Et ça s'exprimait par avoir le corps le plus beau qui soit, le plus musclé et sec.

Finalement, oui mon corps était devenu plus à cette image, je me ramenais moi-même à cette image.

Et tout ça pour éviter de me confronter à moi-même et à ma propre castration. A mes souffrances et à mon histoire. Je ne mettais pas que la beauté comme voile mais elle y était. Un grand voile.

- **Richard Abibon**

à Hoang Son Npv

merci Hoang Son ! ça c'est un apport ! et un apport formidable.

Hoang Son Npv

à Richard Abibon

Ça me fait plaisir de l'écrire et de le partager

- **Elisabeth Le Maréchal**

à

Richard Abibon

oui. Mais c'est vrai aussi pour les femmes, me semble-t-il. Aucun appétit pour un "vieux".. La différence, c'est que les hommes se trouvent toujours beaux et irrésistibles, alors que les femmes sont hyper critiques sur leur apparence, beaucoup plus lucides sur les ravages du temps.

Richard Abibon

à

Elisabeth Le Maréchal

je dois être une femme, alors...

« Ce n'est ni bien ni mal. Il faut parfois le dire au patient qui vient demander : alors j'y vais, j'y vais pas ? ».

Oui, c'est vrai si ce n'est que je reçois des analysants, pas des patients. Médicalisation toujours rampante, quand même. J'ai dû revenir deux fois sur le passage pour comprendre, tant il a dit ça vite, comme dans un souffle, très bas, qui m'a laissé dans l'incompréhension en première écoute. Pourquoi presque dissimuler cet élément essentiel ? si j'avais été dans la salle, je n'aurais pas pu faire revenir l'enregistrement en arrière. Je n'aurais pas entendu, j'aurais passé, et voilà.

Définition de la régression : il cite Freud et lit son papier, pour qu'il soit sûr qu'il n'y ait aucune inexactitude dans la citation. C'est très long et, du coup, je ne comprends rien, même si j'ai lu ce texte de Freud 20 fois, avec vérification dans le texte allemand. Ça se termine sur "désintrication des pulsions", c'est tout ce que j'ai retenu. Je vois aussi pourquoi je ne comprends pas : malgré mon travail sur Freud, cette notion de désintrication pulsionnelle ne m'a jamais parlée. Je crois que sur ce coup-là, il s'est planté, le père Freud. Ça arrive, ce n'est pas un saint, tout comme moi. C'est pourquoi je ne passe pas mon temps à le citer comme la bible. Ça fait toujours sérieux dans une conférence. Pour moi ça ne fait pas sérieux du tout. Ce n'est pas appuyé sur une pratique, c'est appuyé sur une révérence au maître. Et ce n'est pas lui rendre hommage de le prendre ainsi comme un maître à penser.

"l'érotique et le destructif rompent l'unité qui s'était formée". Je ne vois pas comment. il aurait fallu qu'il revienne sur sa façon de comprendre la pulsion mort. Moi je la comprends comme une manifestation du narcissisme, dans laquelle le destructif et au service de l'érotique, l'érotique narcissique. Je détruis l'objet, mais c'est pour en maîtriser la représentation, qui est une représentation de moi triomphant de l'absence. Cela peut-il se désintribuer ? je ne crois pas, mais je garde la question sous le bras.

"le destructif se lie à l'érotique chez le démonisé de midi"

Ben vous, ça m'apparaît toujours lié. Mais bon, comme moi, je suis démonisé de midi depuis huit heures du matin... et encore à huit heures du soir...

"Le mariage assuré, c'est celui où la femme a réussi à transformer l'homme en enfant.". C'est vrai. N'est-ce pas presque toujours le cas ? qu'est-ce que j'ai entendu souvent cette formule : j'ai trois enfants à la maison, les deux miens et mon mari !

•
•
○

Christa Auteure

à

Richard Abibon

Ah ?

Richard Abibon

à

Christa Auteure

vouï

Christa Auteure

à

Richard Abibon

?????????

Richard Abibon

Ça m'a pris à la naissance et ça ne m'a jamais quitté. le désir, la pulsion sexuelle ça quitterait les hommes entre 25 et quarante ans, et ça le reprendrait comme ça? je pense que ça n'a jamais quitté personne. mais tant que la conjugale était suffisamment belle, on pouvait s'en contenter . quand elle commence à s'affaisser, quand elle devient trop "maman", les petites jeunes bien fermes attirent le regard. c'est juste ça. Ça non plus, c'est pas gentil du tout.

○

Christa Auteure

à

Richard Abibon

oui mais c'est en contradiction avec cette idée d'un mariage qui tient!! Si vous/ on se met à lorgner la jeunesse parce qu'on en a marre de maman (ou papa?) Alors ça ne tient plus justement... non?

Richard Abibon

à

Christa Auteure

En effet ça ne tient pas dans la généralité. Parfois ça fait tenir quand le mec n'en profite pas pour s'en aller : il va voir ailleurs en prenant bien soin de pas se faire gauler, tout en restant chez "maman" qui reste indispensable. Mais il faut encore y réfléchir et éviter les généralités. J'en ai dit pas mal, et je dois toujours relativiser.

Et je relativise, un jour après. Pourquoi ai-je pensé immédiatement que cette proposition de « mariage qui tient » tenait ? je crois, parce qu'elle venait dans la foulée du mari ramené à l'enfant par sa femme. Ça, je l'ai tellement entendu que ça me paraît être une vérité sinon universelle, du moins fréquente. Du coup, entraîné dans ce mouvement j'ai gobé la deuxième proposition faisant de ce type de mariage une union qui « tient ». Mais comme vous l'avez très bien dit, que veut dire « tenir » ? ne pas se séparer ? mais un mariage d'où la sexualité a fait sa valise pour aller vivre ailleurs, alors que les époux restent ensemble , est-ce un mariage qui « tient » ?

Revenons aux sources : c'est Paul Laurent Assoun qui dit qu'il a lu ça dans Freud. Et il me présente comme une vérité d'évidence, sans la moindre nuance. Moi aussi, de me retrouver d'accord avec Freud sur ce coup-là, je reconnaissais que ça m'a fait plaisir. Je vois bien aujourd'hui que c'est ce double effet de manche qui m'a convaincu : c'est Freud qui le dit, et un grand connaisseur de Freud l'affirme comme une vérité, avec force.

Mais ça ne tient pas 5 minutes à un regard critique. Je garde donc l'affirmation infantilisante, avérée par mon expérience personnelle, mais je rejette l'idée que ça puisse faire du mariage une union qui « tient ».

J'éprouve le besoin de revenir encore un peu sur ce phénomène qui m'a fait accepter une idée, au fond, "parce qu'elle vient de Freud." Ça me fait penser à ma dernière conversation avec un collègue, avant que je quitte son école. Je lui disais qu'avec l'expérience, ma compréhension de mes rêves ne cessait de s'améliorer. Il me rétorquait : "mais Freud a dit que, plus on avance dans l'exploration des rêves, moins on y comprend". Par trois fois , je lui avais amené des exemples de mon expérience. Par trois fois, il m'avait répondu : "mais Freud a dit que... ". C'est là-dessus que j'ai résolu de quitter cette école. Je ne fais pas partie d'une église où l'on révère la parole du prophète contre les données de l'expérience ... c'est toute la différence entre l'attitude religieuse et l'attitude scientifique, même si la psychanalyse ne peut pas être dite science : on peut au moins porter quelque attention à l'expérience.

Eh bien, mea culpa, voilà que je surprends à emboîter le pas à l'attitude religieuse de Paul Laurent Assoun.

Je fais l'hypothèse, largement après coup, que l'attitude de mon collègue était dictée aussi par un discours en filigrane qui disait : ce que tu apportes de l'interprétation de tes rêves ne peut être que faux puisque, parfois, ça contredit Freud. Et qu'on ne peut pas interpréter ses rêves en dehors d'une analyse avec un analyste dûment patenté qui, lui, « sait », parce qu'il ne contredit jamais Freud (ni Lacan). Je me permets cette hypothèse car c'est un discours que j'ai

déjà entendu dans l'autres écoles, dans la bouche de pas mal de collègues qui ne pouvaient supporter mon approche.

En filigrane de ce filigrane, je pense lire aussi : et moi (c'est le collègue qui parle – que je fais parler) je ne rêve pas, ou je n'interprète pas mes rêves, donc je ne veux pas être pris en flagrant délit de ne rien connaître à l'inconscient. En ce sens, Freud et un formidable rempart. Et là cette hypothèse n'est étayée que par ceci : j'ai rencontré quand même beaucoup d'analystes qui disaient ne pas rêver, ou ne pas se souvenir de leurs rêves, ou, de toute leur analyse qui avait duré plusieurs années, ils n'avaient raconté qu'un rêve ou deux à leur analyste. Ils disaient : mais ça n'a aucune importance, il n'y a pas que le rêve pour accéder à l'inconscient.

Et là je dis non. C'est mon expérience qui le dit, car c'est tout à fait formidable, ce que j'ai découvert dans les rêves, et que je n'avais lu dans aucun bouquin, ni entendu dans le discours de tous ces collègues. Là, après coup, je peux dire : je rejoins Freud avec son propos « le rêve est la voie royale pour la découverte de l'inconscient », même si tout ce que j'ai trouvé va largement au-delà de ce que Freud a raconté.

Richard Abibon

PLA : " c'est la définition d'un mariage qui tient" : c'est pas faux.

En réduisant l'homme à l'enfant, elle lui coupe les couilles, et il va pas aller s'en servir ailleurs. Enfin dans l'idée, parce que dans la réalité, ça donne en général le résultat exactement inverse : l'homme veut bien s'en tenir à son rôle d'enfant à la maison, mais va faire l'homme ailleurs, sans la moindre intention de s'en aller.

" ça convient très bien à l'obsessionnel" (sous-entendu : qu'il n'est pas, lui, PLA, bien évidemment !). "il est très content d'assumer sa paternité, et de se retrouver à la maison avec une mère." je déteste ces catégorisations et ça me paraît faux. Ça me paraît être le lot de tout le monde, avec des nuances particulières, mais pas des nuances catégorielles.

- Christa Auteure

à

Richard Abibon

j'adore.... ça ressemble trait pour trait à ce que je vois chez un ami...

Richard Abibon

ah ben chez moi c'est l'inverse: dès que je me sens traité en enfant (c'est-à-dire : plus de désir sexuel à mon égard), je me tire.

"Si on veut sortir de l'incantation : "le rapport sexuel n'existe pas", ce qui nous protège tous, il faut donner une chair clinique à tout ça."

Il a raison. Mais qu'il parle de lui bon sang, et non pas de l'"obsessionnel". C'est pas de la chair, ça, c'est des manuels de psychiatrie poussiéreux.

Christa Auteure

à

Richard Abibon

Dites-moi Richard est-ce qu'on peut appliquer cela aux femmes, transformées en enfant par leur conjoint-papa et qui en ont ras-le bol? ... je suppose que oui...

Richard Abibon

à

Christa Auteure

Naturellement, mais en en parlant en termes de "je" : rappelez-vous, "la" Femme n'existe pas, l'Homme non plus. Je réponds "naturellement" juste parce que c'est sûrement possible. Mais tant qu'on fait que des plans sur la comète, tout est possible et le contraire.

"la scène de ménage, c'est vraiment un truc clinique à étudier de très près. " il le fait? non. quand je vivais avec une telle, je me rappelle que, lorsque je cherchais un objet dans l'appartement et que je ne le trouvais pas, il se formait en moi la pensée : "elle me l'a pris". le démon qui me soufflait cette pensée était bien entendu la fantasme de castration. d'où la scène de ménage. de son côté, quand nous marchions côte à côte dans la rue, elle me faisait une scène chaque fois que, selon elle, j'avais marché dans un pipi de chien signalé par une tâche sur le trottoir. je ne suis pas dans sa tête, donc je vais pas interpréter pour elle. Moi je le recevais comme l'idée que le pipi c'est sale, donc le zizi c'est sale, et c'est donc encore une castration.

Richard Abibon

c'est pour cela que j'ai pris la précaution de parler DE femmes au pluriel.

Richard Abibon

à

Christa Auteure

mais vous en tant que femme, au singulier?

Christa Auteure

à

Richard Abibon

oui c'est moi... pour ce que j'en comprends.

Richard Abibon

à

Christa Auteure

en en disant un peu plus, vous avez toutes les chances d'en comprendre un peu plus;

Richard Abibon

"ce qui m'intéressait dans ce symptôme... " Ah. Donc le démon de midi est un symptôme. les gens en sont donc malades? toujours la médicalisation rampante.

" la différence d'âge donne toujours l'impression d'inceste, mais surtout pour le regard du spectateur."

En effet quand je me baladais avec une petite jeune dans la rue, il nous est arrivé d'être interpellés par une vieille femme (pas forcément très vieille d'ailleurs) qui nous faisait part de son indignation. Je ne devrais pas interpréter, bien sûr, n'empêche je comprends ça, au delà de la banale morale, comme une jalouse.

Mais c'est pas seulement pour le spectateur. Je pense que, si dans ces circonstances, je peine à jouir, voire je n'y parviens pas du tout, c'est parce que je pense à l'âge de ma fille, et c'est comme si le surmoi intervenait pour empêcher l'accomplissement ultime. j'ai fini par comprendre et raccrocher l'instrument au porte manteau.

"le désir d'enfant chez une femme est un courant pulsionnel d'une force inouïe, à n'importe quel âge". Je confirme. D'où : quid du démon de midi au féminin ? c'est sans doute comme chez moi, ça prend le matin et ça ne s'arrête même pas le soir. Sauf que ça s'exprime autrement : désir d'enfant ! le désir sexuel n'étant que le moyen, du moins quand il se manifeste..

"il y a une composant pédophile dans l'intérêt d'une femme pour un jeune éphèbe". Ah bon, et pas chez l'homme ? "c'est l'amour de l'enfant, explique-t-il, dans lequel courant tendre et courant sensuel se mélangent". C'est vrai. La différence c'est que cet amour va peut-être passer par le biais d'un jeune éphèbe, mais pour viser un enfant plus petit à cajoler comme un bébé, tandis que chez l'homme ce n'est surtout pas le bébé qui est visé, mais la jeunesse comme voile sur la castration. Ce que le bébé produit chez la femme.

"le deuil du désir d'enfant nourrit le désir de l'éphèbe". Je ne crois pas que ce soit un deuil c'est une métaphore, une transposition, un refoulement, tout ce qu'on voudra...

"il n'y a pas d'angoisse de mort, dit Freud, il n'y a qu'angoisse de castration. " je confirme et ça me ravit d'autant plus que je me rappelle pas mal de passes d'armes avec des collègues dans des écoles, qui n'avaient visiblement jamais éprouvé l'angoisse de castration et n'en avaient que pour l'angoisse de mort. Mais encore une fois c'est bien beau de citer Freud mais c'est pas parce que Freud l'a dit, que ça me ravit. C'est parce que je l'ai éprouvée.

"est ce que le fantasme évolue avec l'âge?" . il ne répond pas, alors je réponds à sa place : non. Pas plus que l'objet.

il revient sur la désintrication pulsionnelle et je ne comprends toujours pas.

"qui a renoncé à l'acte sexuel au nom de l'impossible du rapport sexuel ? " oh la bonne question ! je réponds : moi, j'y ai renoncé, mais pas en ce nom-là. Au constat d'un principe de réalité, plutôt.

- **Christa Auteure**

à

Richard Abibon

moi en ce moment je suis systématiquement attirée par les vieux... c'est donc l'inverse de vous. Même impression d'inceste, plutôt excitant mais bon. Peine à jouir de toute façon, depuis toujours!

Richard Abibon

ben voui c'est la réponse de la bergère au berger : je n'aurais pas pu vivre ce que j'ai vécu, ni en parler, s'il n'y avait des femmes pour répondre à ce désir masculin. l'inverse à du bon ! merci de ce témoignage !

Richard Abibon

"penser le sexuel, c'est affronter le démoniaque, amis en le faisant chuter de sa position imaginaire". pourquoi, parce que l'imaginaire , c'est pas bien? c'est ce que j'ai entendu toute la vie dans les écoles et les universités. ben non, l'imaginaire, c'est très bien et d'abord on ne peut pas s'en passer, alors pourquoi vouloir à toute force d'en dégager ?

Richard Abibon

"c'est trop facile : le diable c'est ce qui vient stabiliser la pulsion" . moi j'adore ce qui est facile. je ne suis pas stoïcien, même si c'est le stoïcisme rampant qui est en vogue. alors bien sûr je n'irais pas jusqu'à faire comme les religieux qui accusent le diable des débordements de leur libido : façon de dire, c'est pas moi, c'est l'autre.

•

Christa Auteure

à

Richard Abibon

mais moi, femme ménopausée ou presque, je n'ai aucun désir d'enfant Richard!

Richard Abibon

à

Christa Auteure

Consciemment , certainement pas. je parle toujours de l'inconscient, et j'en connais pas mal qui ont découvert ça dans leurs rêves. Ça ne veut pas dire que c'est général, encore une fois ! et je me garderais bien de vous contredire; en ce qui vous concerne c'est vous qui avez raison .

Christa Auteure

à

Richard Abibon

vous n'avez pas tort.... j'ai fait un rêve récent où un magnifique bébé se trouvait dans une cuvette de chiotte remplie de merveilles, excusez-moi du peu... ce bébé était très souriant et j'avais bien envie de m'en occuper !

Remplie de merde...mon téléphone a modifié le terme!!

Richard Abibon

à

Christa Auteure

Moi aussi je pourrais dire : ayant renoncé aux jeunes filles, je n'ai plus de désir sexuel. mais, oh que si, que j'en ai !

Conclusion : c'est Paul Laurent Assoun qui m'a le plus intéressé. Il ne lit presque pas son papier, ce qui montre qu'il possède son sujet, voire qu'il est possédé par lui. Il y a de la passion chez lui, ça se voit, il est donc beaucoup moins chiant que les deux autres. Mais même si un "sujet" est là, il ne le laisse pas parler comme tel. Il se protège toujours derrière les autres comme ce qu'il vient de dénoncer du démoniaque. Les autres, les auteurs, les "patients", "l'obsessionnel". C'est dommage.

Au moins a-t-il pu susciter du désir chez moi, le désir de lui répondre en parlant de moi. Il a donc fait avancer mon analyse. Enfin, non, ce n'est pas lui comme tel, c'est la façon dont j'ai bien voulu l'entendre, en ne faisant pas taire ce que son discours a suscité en moi de questions et de souvenirs.

Dimanche 25 avril 2021